

À propos de *Merci Patron*, le film de François Ruffin

Jean Paul Achard - 10 mars 2016

Si l'on ne peut que se réjouir de la victoire des protagonistes de ce film dans leur lutte contre Bernard Arnault, la forme du film, en revanche, pose beaucoup de questions.

A quel genre rattacher ce film ? Ce n'est pas une fiction, ce n'est pas non plus un documentaire habituel dans la mesure où l'objet même du film n'existe pas antérieurement à sa représentation.

On a affaire ici à un réel construit pour les besoins du film. Certes l'action aurait pu se passer sans un film à la clé, mais on voit bien que la production d'images a été le moteur de la structuration du film et du déroulement de son action. D'ailleurs si l'issue n'avait pas été positive on peut se demander si le film aurait existé ?

C'est un genre qui s'apparente davantage à ce que l'on peut trouver sur internet dans des vidéos montrant des "exploits" généralement risqués, dont le seul but est de "faire le buzz", comme on dit, sur la toile. Avec ce côté canular ou imposteur propre à Jean Yves Lafesse dont François Ruffin reconnaît en lui, avec Michael Moore, un de ses inspireurs.

Ce film "OVNI", comme le qualifient certains, peut difficilement être rattaché au genre documentaire loin s'en faut. L'instrumentalisation des époux Klur, l'auto-mise en scène du réalisateur dans un rôle du justicier, la caméra cachée, la manipulation, les magouilles... autant de points qui mettent à mal l'art du documentaire ou tout au moins ce que les théoriciens et documentaristes engagés ont explicité dans leur ouvrage "Cinéma documentaire : manières de faire, formes de pensée" (1).

Le genre ici pourrait s'apparenter davantage à celui des reality-shows, un divertissement qui embarque le spectateur dans un récit aventurier où un suspense bien construit le fera frémir, vibrer, rêver... tout en étant confortablement installé dans son fauteuil. Le spectacle pour le spectacle, le spectacle comme une fin en soit qui procure une certaine jouissance, mais qui finalement ne débouche pour le spectateur sur rien d'autre qu'un bon moment passé ou pire le conforte dans son cocooning face à la souffrance des autres ou aux risques que des casse-cous peuvent prendre.

En somme tous les ingrédients des formes télévisuelles les plus douteuses sont là. C'est précisément en cela que ce film pose question, car il fonctionne en miroir du spectacle auquel le néolibéralisme et ses médias dominants nous ont habitué. Ce que Guy Debord dans "La société du spectacle" avait il y a longtemps déjà pressenti et théorisé, et ce que Marie-José Mondain explique si bien aujourd'hui (2) lorsqu'elle évoque, par exemple, à quel point les djihadistes d'Al Qaida ou de Daesh ont su réutiliser à leur profit les codes de

la culture néolibérale de l'image. Le 11 septembre en particulier en étant le summum avec ses 4 milliards de spectateurs. (3)

Il faut relire à ce sujet le texte que Jean-Louis Comolli avait écrit en 2008 pour le séminaire de Lussas "Formes de lutte et lutte de formes" et intitulé "*Incidence du moindre geste*" : « .../... C'est une naïveté de croire que les idées, les thèmes, les énoncés rebelles garantissent à eux seuls la rébellion contre les maîtres. Nous sommes enfermés dans une culture du contenu, dans un positivisme du message. Le rôle des formes paraît n'être plus que décoratif : du design politique, en somme. Or, c'est bien par les systèmes de signes que passent les énoncés. Par les positions d'énonciation, par la forme des images et des sons, des récits et des langages. Combattre les idées dominantes dans les formes mêmes qui les font dominer, c'est encore les relayer et assurer leur pouvoir .../... » (extraits)(4)

Que dire enfin de la place du combat ouvrier dans ce document ? Michel Soudais dans son article de "Politis" qui s'intitulait "*Une farce au gout amer*" concluait en disant : "Mais l'arnaque qui constitue le cœur de l'intrigue, menée comme une blague potache, à l'image de la chanson des Charlots (« Merci patron ! ») reprise en chœur par l'équipe de Fakir autour d'un barbecue dans le jardin des Klur, laisse un goût amer. Elle ne fait que souligner l'échec ou l'absence d'action collective capable d'empêcher les licenciements boursiers. Et suggérer que seule l'amoralité peut répondre à celle de notre société."

Ce film - mais on pourrait trouver bien d'autres exemple - nous rappelle ici que le combat syndical a été en échec et du coup nous fait comprendre, en creux, que le mouvement ouvrier est impuissant sans la présence d'un homme providentiel, avec sa culture, son savoir, sa fougue, sa détermination, son charisme, son combat... mais aussi ses combines, ses coups de main, etc.

C'est le héros récurrent des récits historiques de Hugo, Zola,... sans oublier les Robin des bois, Ivanhoé, Zorro... Récits qui, certes relatent ou prennent la défense des miséreux et des classes dominées mais pour mieux en faire ressortir leur impuissance et souligner l'impossibilité de l'autonomisation de leurs combats.(5)

1 - Collectif d'auteurs, *Cinéma documentaire : manières de faire, formes de pensée* - Editions : Addoc - Yellow now, 2002

2 - Mondzain Marie-José, *L'image peut elle tuer ?*, réédition Bayard, 2015

3 - Voir aussi la conférence de M-J Mondzain sur "*Images : faire voir, faire croire*" fev 2016 - Collège Méditerranéen des Libertés, Université de Toulon <https://www.youtube.com/embed/avO7cqWFcKM>

4 - Le texte complet de Jean Louis Comolli est ici : <http://www.lussasdoc.org/etats-generaux,2008,90.html>

5 - C'est en tout cas la belle démonstration que fait Michèle Riot-Sarcey dans un chapitre consacré à Hugo dans son livre : "*Le procès de la liberté*" La Découverte 2016

Une farce au goût amer

Michel Soudais - Politis - 24 février 2016

Façon Michael Moore, François Ruffin épingle Bernard Arnault.

On connaissait François Ruffin en journaliste poil-à-gratter. Avec ce premier film, le fondateur de Fakir se fait réalisateur et comédien pour promouvoir l'un des combats de son mensuel. Sa cible : Bernard Arnault, première fortune de France.

Vêtu d'un tee-shirt « I love - Bernard », Ruffin fait mine de défendre l'image du roi du luxe et de l'influent patron de presse (Les Échos, Le Parisien) auprès de ses victimes, des ouvrières d'une usine qui fabriquait pour LVMH des costumes Kenzo avant d'être délocalisée en Pologne. Le film bascule quand une déléguée CGT lui fait rencontrer Jocelyne et Serge Klur. Licenciés six ans plus tôt, les époux, qui vivent à Forest-en-Cambrésis, sont tombés dans la misère. Ils n'ont que trois euros par jour pour vivre et leur maison est sur le point d'être saisie. Dans leur séjour-cuisine, Ruffin-Robin des bois va leur proposer de réclamer argent et emploi au milliardaire s'il veut éviter de voir leur situation médiatisée. On s'amuse de voir Bernard Arnault mordre à l'hameçon et dépêcher auprès du couple un truculent ex-commissaire pour préserver son image.

Cette farce où tout est vrai n'est certes pas un monument du 7^e art. Son mérite est toutefois de porter à l'écran, façon Michael Moore (Roger et Moi), une question sociale quand le sort des exploités sur lesquels se bâtissent les grosses fortunes ne suscite d'ordinaire qu'indifférence. Mais l'arnaque qui constitue le cœur de l'intrigue, menée comme une blague potache, à l'image de la chanson des Charlots (« Merci patron ! ») reprise en chœur par l'équipe de Fakir autour d'un barbecue dans le jardin des Klur, laisse un goût amer. Elle ne fait que souligner l'échec ou l'absence d'action collective capable d'empêcher les licenciements boursiers. Et suggérer que seule l'amoralité peut répondre à celle de notre société.

Pourquoi “Mémoire à Vif” ne soutient pas le film qui fait exploser les réseaux sociaux

Danièle Restoin - 25 mars 2016

Non ! Quoi qu'en disent certains, « Merci patron ! » n'est pas le film militant tant attendu qui redonne goût à la lutte.

A l'absence de véritable travail cinématographique s'ajoute la mégalomanie insupportable de Ruffin dont les gesticulations ont pour but, malgré tout, quoi qu'on en dise, de vendre son image...et son journal tout en amusant la galerie. Ruffin sait parfaitement utiliser notre société du spectacle où il faut se mettre en scène sans s'encombrer de scrupules. Certes, le film peut se voir comme une revanche sur la morosité ambiante qui ne peut que nous réjouir en mettant en échec d'une manière spectaculaire ceux qui nous oppriment. Et après ? Va-t'on en tirer une leçon pour les luttes à venir ? Bien sûr que non. Ce n'est qu'une pochade. Il n'y a là rien de très mobilisateur dans cette histoire qui, au contraire, prouve que ce n'est pas l'action collective qui permettra de renverser la vapeur. Pire, la seule « morale » que l'on peut en tirer, c'est que pour gagner, il faut se montrer aussi retors et dépourvu de scrupules que son adversaire. Utiliser les mêmes méthodes détestables que ses ennemis ne peut conduire qu'à se rabaisser soi-même. C'était du moins un principe moral qui prévalait jusqu'alors dans la classe ouvrière. L'attachement à certaines valeurs est sûrement aujourd'hui dépassé. Mais nous préférons continuer à nager à contre-courant pour préserver un tant soit peu une certaine dignité à nos combats. Et il nous paraît impossible de défendre l'idée que seule l'amoralité paie.

Alors rions à la bonne farce jouée à Bernard Arnault. Comme on riait d'antan aux défolements du Carnaval où s'inversaient les rôles dominants/dominés. Mais ne faisons pas de « Merci patron ! » le film-événement tant attendu qui, en réalité, n'a rien de politique.

<http://www.memoireavif.info/spip.php?article177>

« In Jackson Heights » : Politique de quartier

Christophe Kantcheff - Politis 23 mars 2016 (début de l'article)

Frederick Wiseman n'est pas François Ruffin. On s'excuserait presque de rapprocher ces deux noms dans une même phrase, avec cette idée qu'il pourrait y avoir un sens à comparer le formidable auteur de *Titicut Follies*, *Welfare* ou *At Berkeley* à celui, sans doute un peu moins considérable, de *Merci patron !*. Mais depuis que Lubitsch et Capra ont été évoqués par la critique à propos du film de François Ruffin, les échelles de valeur semblent un peu dérégées. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'examiner ce qui différencie Wiseman de Ruffin, et ce sur le terrain politique, là où on attend *a priori* davantage le second que le premier. C'est assez simple : quand le scénario de Ruffin raconte comment répliquer aux turpitudes d'un grand patron en ayant recours à une stratégie certes rusée mais individualiste, c'est-à-dire au système D, *In Jackson Heights*, le nouveau film de Frederick Wiseman, montre nombre de gens (pauvres, étrangers, minorités...) qui se réunissent pour trouver des moyens de lutter collectivement contre les attaques dont ils sont la cible.

La dimension politique d'un film est liée à des options de récit et de mise en scène. L'héroïsation de la personne du réalisateur et l'esprit farce peuvent, en l'occurrence, avoir leurs limites. Frederick Wiseman, on le sait, œuvre autrement.

.../...

<http://www.politis.fr/articles/2016/03/in-jackson-heights-politique-de-quartier-34374/>

«Non merci patron», Ruffin ou la guerre des ego

Par Jean-Claude Leroy - Médiapart - 15 avril 2016

Le cabot Ruffin encore à l'ouvrage, grande gueule rentre-dedans, sait ici faire le choix judicieux de la dérision, mais à quel prix !

Le film de François Ruffin Merci patron cartonne dans les salles, le gros de la « militance tout confort », ravie de se défouler, met légitimement le paquet pour encourager sa réussite.

Le film : dans le cadre d'un dispositif type télé-réalité, le journaliste François Ruffin monte un piège in progress retors dans lequel le glacial Bernard Arnault tombera. Le culot de Ruffin en même temps que son ingéniosité sont impressionnants, le rédac chef de Fakir ne craint ni la puissance de son adversaire, patron de LVMH, homme le plus riche de France, ni le ridicule éventuel d'une situation. C'est là sa force et son talent. Tant mieux pour l'effet burlesque, tant mieux pour la réussite d'une vengeance dans laquelle vont s'identifier maints spectateurs en mal de compensations. Et tant pis pour le reste !

Les gens de la bonne gôche adorent se moquer de chômeurs instrumentalisés à l'occasion ! Ici un conte de fées pour démontrer que les victoires sur le capital ne s'arrachent que par miracles et par fictions. Une vraie leçon de découragement qui fait applaudir les salles remplies de profs à l'aise et autres bobos assurés toujours heureux d'exercer leur domination intellectuelle sur une classe désœuvrée et « mal connectée ». Le cabot Ruffin encore à l'ouvrage, grande gueule rentre-dedans, sait ici faire le choix judicieux de la dérision, mais à quel prix !

L'icône patronale du moment trouve ainsi son patron d'un jour, c'est là le fin mot de l'histoire telle qu'il faudrait la lire. Pour autant, la fable de Ruffin, si elle paraît faire l'unanimité dans le cercle des fervents habituels, ne peut manquer de susciter quelques interrogations. Que signifie cette fascination pour un homme incarnant la puissance nuisible à l'œuvre ? Au point de vouloir se montrer plus fort que lui. On pense à la fascination qu'exerça Bernard Tapie sur les socialistes de salon de l'ère mitterrandienne : mélange de dégoût et d'envie. Et donc, rien que la ruse pour s'opposer à la violence patronale ? Querelle des ego ! Quelle est la dimension politique de tout cela ? Un duel Fakir-LVMH, ou Ruffin-Arnault ! Où est le scoop ? Que nous apprend Ruffin ? La fragilité d'un monstre ? Vraiment ?

Et tant pis pour le reste ! Le reste, c'est de la chair à canon baptisée Klur, Jocelyne et Serge, auxquels s'ajoute le fils, Jérémy. Comment considérer l'instrumentalisation d'un couple de chômeurs dans la mouise, figurants malhabiles d'une fable réelle dans laquelle ils n'entrent qu'à leurs corps défendant, ou presque ? Manœuvrés par un animateur roué comme pas deux, ils se prêtent d'assez bon cœur à une opération qui les dépasse. Ils ont accepté d'être les jouets du film car, comme le confesse Ruffin (entretien dans Les Inrocks, voir [ici](#))

« malheureusement, dans leur situation, ils n'avaient plus rien à perdre. » En vrai patron, Ruffin ne leur laisse pas le choix. Et les rires fusent dans la salle non seulement contre le grotesque clan Arnault mais aussi aux dépens de ces prolos mal faits pour se défendre tout seuls. Chaque spectateur appréciera leur degré d'authenticité, et pour cause ! Ruffin va jusqu'à se substituer au fils, encombrant semble-t-il, pour mener sa mission à bien. Il ne s'intéresse ni n'écoute les protagonistes trop réels de cette fiction qu'il crée. Exemple : eux se seraient contentés d'un « merci » qui leur est naturel à l'homme de main du sieur Arnault quand il vient chez eux avec le chèque, mais Ruffin a décidé qu'il fallait lui faire des cadeaux, c'est lui bien sûr qui les achète, ils n'auront pas le choix, leur voix ne compte décidément pas.

Le bouquet final sera évidemment l'obtention pour Serge Klur d'un CDI chez Carrefour, premier exploitateur privé de France. N'a plus qu'à dire merci, « merci Ruffin » au lieu de « merci patron », et d'apprécier la différence. Il n'a pas le choix, puisque c'est une victoire. Ce film.

Au fond, on dirait que François Ruffin ne s'intéresse pas aux personnes avec lesquelles il n'a pas à se mesurer, c'est peut-être tout le paradoxe de la posture d'un journaliste soi-disant à l'écoute des gens d'en bas. En 2013, Daniel Mermet, célèbre producteur de France-Inter, se trouve attaqué par Olivier Cyran dans un papier fort documenté d'Article 11 [voir [ici](#)]. Déjà, quelques années auparavant, l'assistante de Mermet, Joëlle Levert, rend public le harcèlement moral dont elle est victime. Là, ce sont plusieurs pigistes de Là-bas si j'y suis qui témoignent de la tyrannie exercée par leur patron. Ruffin a travaillé sept ans avec Mermet, il tient à apporter son soutien à son ancien patron. Il rédige un article interminable où se déploie un témoignage très égocentré de son expérience avec Mermet. Pas un mot sur ce qu'ont vécu ses confrères, censé justifier son papier, les journalistes maltraités par Mermet ne sont même pas cités, il les a oubliés en route, accaparé par son « moi je ».

Enfin, à propos de Merci patron, et « de la place qu'y tient [ou pas] le mouvement ouvrier », je reprends quelques lignes d'un papier Michel Soudais dans Politis intitulé Une farce au goût amer, cité par Monestier dans un billet de Mediapart du 30 mars dernier [voir [ici](#)] : « Mais l'arnaque qui constitue le cœur de l'intrigue, menée comme une blague potache, à l'image de la chanson des Charlots (« Merci patron ! ») reprise en chœur par l'équipe de Fakir autour d'un barbecue dans le jardin des Klur, laisse un goût amer. Elle ne fait que souligner l'échec ou l'absence d'action collective capable d'empêcher les licenciements boursiers. Et suggérer que seule l'amoralité peut répondre à celle de notre société. »

Et à ceux (lecteurs commentateurs de Mediapart) qui m'opposent sans rire que je ne dois pas me couper du peuple et plutôt applaudir avec le nombre – le nombre dont ils sont ayant ici valeur de preuve – je glisse que, chaque fois que j'entends un intellectuel ou un bobo comme vous et moi parler du peuple, je sais qu'il est en train de l'écraser de ses pincettes, comme Ruffin dénie toute parole à ceux qu'il dit ou croit défendre, en vue d'assurer son propre combat, louable sans doute mais cependant plus perso qu'il n'en a l'air.

Notes complémentaires

JPA- 2 avril 2016

J'ai évidemment sélectionné pour cette page, des articles qui allaient à l'encontre de l'enthousiasme général que le film a suscité, car selon les propos d'un ami réalisateur *"... ce type de film est assez dangereux car il tend à faire croire que des choses sont possibles contre le capitalisme, tout en démontrant (à son insu) le contraire. A la fin d'un film pareil, on devrait être effrayé ou en colère, mais le public applaudit, inconscient d'avoir été manipulé pendant une heure et demi (alors qu'on tire pourtant des grosses ficelles), par quelqu'un qui sert avant tout une cause : la sienne."*

L' article que j'ai publié sur Médiapart (le même que celui plus haut) à suscité beaucoup de réactions...

<https://blogs.mediapart.fr/monestier/blog/300316/propos-du-film-merci-patron>

<https://blogs.mediapart.fr/monestier/blog/300316/propos-du-film-merci-patron/commentaires>

en guise de conclusion provisoire...

Il me semble plus que nécessaire aujourd'hui, devant le flot ininterrompu des images, d'interroger nos choix visuels, notre façon de poser nos regards, de les partager... pour échapper, ici encore, à la sidération. Sans cette distance critique de chaque instant, sans cette vigilance culturelle, ce sont les médias audiovisuels dominants qui finissent pour nous imposer leurs formes et nous soumettre à leurs idéologies.